

pourvoir à sa sûreté par un déguisement. On a rapporté diversement cette circonstance. Voici la narration qu'en faisait dernièrement un journal de Marseille (1). C'est un petit drame où le burlesque se mêle au tragique.

Vernet, courrier de l'Empereur, précédait la voiture pour commander les relais ; il arrive à Orgon, met pied à terre, et le premier objet qui frappe sa vue, c'est l'image de son maître pendu en effigie ; aussitôt il remonte à cheval, repart au grand galop, et, au lieu de continuer sa route en droite ligne, revient sur ses pas ; il informe l'Empereur de ce qui se passe, l'engage à prendre son cheval, et voilà le grand Napoléon métamorphosé en courrier. Pour lui, Vernet, il se blottit au fond de la voiture impériale à côté du général Bertrand, jouant ainsi le rôle d'Empereur au péril de sa vie.

C'était en effet une situation bien dangereuse, comme vous allez voir ; on arrive à Orgon, une femme sort des groupes hurlants qui attendaient la voiture, s'en approche et crache au visage de Vernet. Prompt comme l'éclair, Vernet s'élance à la portière, et d'un revers de main rend un vigoureux soufflet qui renverse la femme par terre.

— Que faites-vous donc ? s'écria le général Bertrand, on va nous égorger...

— Est-ce qu'un empereur peut se laisser impunément cracher au visage ? répond Vernet, et de l'air le plus impassible, il commande au cocher de fouetter les chevaux.

On arrive à l'extrémité d'Orgon à travers des cris de malédiction, et là on retrouve l'Empereur lui-même, descendu de cheval et écoutant d'un air morne les injures les plus dégoûtantes vomies par une femme du peuple, contre Napoléon qu'elle ne connaissait pas... En apercevant le général Bertrand et Vernet, Napoléon se tourne vers la femme du peuple et lui dit du ton le plus flegmatique : — Cet empereur que vous détestez si fort, c'est moi ! — Ces mots produisent sur

(1) *Le Sémaphore.*